

CHAPITRE IV

Quatrième étape: 1804 à 1807**Austerlitz et la consécration de l'État despotique**

« Il est moins difficile de former une république sans anarchie qu'une monarchie sans despotisme », Lazare Carnot, discours du 5 avril 1804

1. France: république ou monarchie héréditaire? Carnot contre Napoléon

C'est en 1804 que le chef militaire Bonaparte, transformé en homme politique et promu premier Consul, devient Napoléon empereur dynastique. Le sénatus-consulte du 18 mai, donnant suite à un nouveau plébiscite national, annonce officiellement que le gouvernement de la République française est confié à un empereur qui prend le titre d'Empereur des Français. Une campagne de promotion, orchestrée au plus haut niveau, a soigneusement préparé les esprits pour ce passage d'un prétendu État de droit à un véritable régime héréditaire. Les arguments avancés, avec une logique implacable et désarmante, font valoir que l'aboutissement naturel de la Révolution, c'est l'Empire.

C'est au mois de mars 1804, quand Cadoudal et Pichegru complotent contre le Consulat, que le duc d'Enghien, soupçonné de participer à la conjuration, est enlevé et exécuté sommairement dans les fossés du château de Vincennes: préalable sanglant au nouveau régime qui s'instaure. Suivons Natalie Petiteau dans son analyse des débats diffusés par la presse¹. Les discours prononcés dans les assemblées, au Tribunat et notamment au Sénat, émettent le vœu de voir Bonaparte élevé à la dignité impériale. L'erreur commise par la Constituante face à l'incapacité de Louis XVI, est de ne pas avoir établi une nouvelle dynastie, qui eût permis d'échapper aux dérives de la Révolution, en offrant une garantie de stabilité, tout en évitant les élections qui génèrent intrigues et complots. Le Directoire en a subi les conséquences. Le pouvoir, déjà confié à un seul le 18 brumaire, a permis de mettre fin à ces convulsions. Bonaparte a apporté la paix et le Code civil, et établi la garantie de la liberté civile, la propriété, l'égalité politique. Il a tiré la France du « chaos du passé » et permis aux Français de bénéficier des bienfaits du présent: sauveur de la France pour avoir fixé la Révolution aux principes qui l'ont commencée, jeté les bases administratives, mis de l'ordre dans les finances, organisé l'armée, relevé les autels, recréé l'instruction publique et donné un code uniforme des lois. Être guidé par un Grand Homme, expliquent les sénateurs, c'est

¹ Natalie PETITEAU, *Les Français et l'Empire (1799-1815)*, Université d'Avignon, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2008, p. 62-67.

se plier aux mœurs sévères d'un héros, comparable à Charlemagne, Hugues Capet, Henri IV ou Louis XIV.

Mais l'avènement de l'Empire est aussi la suite logique de la Révolution, car les institutions seront « vraiment républicaines », « la France sera toujours une république ». L'Empire ne peut être un despotisme puisqu'il se fonde sur la souveraineté populaire par le recours au plébiscite, qui lui confère la légitimité, jette les bases d'un nouveau « pacte social » et offre la garantie des droits réciproques de la nation et de son chef. Il s'agira d'une monarchie constitutionnelle, dont les institutions seront garantes de la liberté publique. Napoléon est prêt à accepter le pouvoir absolu en devenant Empereur des Français pour le salut de la France et le maintien de la liberté.

Parmi les tribuns, seul Lazare Carnot, encore auréolé de sa réputation d'organisateur de la victoire, et déjà hostile au Consulat à vie, affirme que l'Empire est une *rupture* avec la République. Si le Code civil est un acquis précieux, si la dictature personnelle *provisoire* est à la limite acceptable, la paix enfin retrouvée est le moment opportun pour établir durablement une république démocratique. Vouloir faire de Bonaparte un souverain héréditaire, c'est supprimer ce qu'il a sauvé. Qui plus est, au dire de Carnot, un régime monarchique est fauteur de guerre, puisqu'il est appelé à défendre des intérêts dynastiques. Carnot remet en cause les modalités du plébiscite, où chacun doit *signer* individuellement son vote: il récuse ainsi l'argument de l'assentiment populaire.

Il est réjouissant d'entendre ainsi exposés avec une rare acuité le principe du scrutin à bulletin secret et la nécessité de l'isoloir, caractères essentiels du processus électoral moderne. Mais nous assistons là à un moment solennel, où l'on étouffe pour de longues années les balbutiements de la démocratie républicaine. Le résultat du plébiscite est assuré d'avance: 3 572 329 *oui*, contre 2 569 *non*. Souvent les assemblées électorales expriment un vote unanime en faveur du *oui*. La recherche de l'unanimité et la méfiance du pluralisme, voire même le mépris de la compétition partisane, sont des caractéristiques marquées de toutes les élections de la période révolutionnaire². Et Napoléon s'en prévaut pour prétendre être le seul représentant légitime de la nation. Les fêtes du couronnement en décembre ajouteront à cette consécration un faste et une majesté princière dignes du Roi Soleil³.

Mais Carnot est néanmoins le seul parmi les membres du législatif à s'opposer au plébiscite. Sa position particulière mérite qu'on s'y attarde. Ni héros, ni martyr de l'État de droit, le caractère modéré, voire conservateur, de son républicanisme donne à réfléchir. Fidèle à cet engagement politique, Carnot expliqua ses réserves avec cohérence dans son discours du 5 avril 1804, qui lui valut une grande célébrité, et dans

² Malcolm CROOK, *Elections in the French Revolution, an Apprenticeship in Democracy, 1789-1799*, Cambridge, CUP, 1996, p. 195; Marcel REINHARD, *Le Grand Carnot, II, L'organisateur de la victoire, 1792-1823*, Paris, Hachette, 1952, p. 340.

³ Jean TULARD, *Le sacre de l'Empereur Napoléon*, Paris, Fayard, 2004; Petiteau, *op. cit.*, p. 67.

lequel il affirmait courageusement son opposition à l'établissement de l'Empire, au moment précis du glissement de l'État de droit vers l'État despotique.

Son biographe, Marcel Reinhard, souligne l'importance de ce discours. Soucieux des dangers du césarisme (« le sabre tranchant les questions politiques »), méfiant de la « pompe royale » qui entoure le premier Consul, Carnot a déjà combattu toutes les mesures qui conduisaient Bonaparte au pouvoir personnel et la France à la monarchie; il s'est opposé à la création d'une Légion d'honneur, phalange dévouée personnellement à un seul homme, ainsi qu'au Consulat à vie⁴. Dans ce discours, il commence par rendre hommage au premier Consul: « Ne dussions-nous à Bonaparte que le Code civil, son nom méritait de passer à la postérité. Mais, poursuit-il, si un citoyen a restauré la liberté politique [...] sera-ce une récompense à lui offrir que le sacrifice de cette même liberté? ». Il souligne la « foule d'institutions évidemment monarchiques » qui se sont succédées, et les efforts déployés pour « rassurer les esprits inquiets sur le sort de la liberté ». Aujourd'hui, on découvre enfin le terme de tant de mesures préliminaires: « Je voterai contre le rétablissement de la monarchie ».

Carnot reconnaît les échecs successifs du système parlementaire:

« Nous n'avons pu établir parmi nous le régime républicain, quoique nous l'ayons essayé sous diverses formes plus ou moins démocratiques [...] Mais depuis le 18 Brumaire, il s'est trouvé une époque, unique dans les annales du monde, pour méditer à l'abri des orages, pour fonder la liberté sur des bases solides. Tout ce qui a été dit jusqu'ici sur le pouvoir absolu prouve seulement la nécessité d'une dictature momentanée dans les crises de l'Etat, mais non celle d'un pouvoir permanent et inamovible ».

Il ne désespère cependant pas de la démocratie, car « une république fut organisée dans le calme et subsiste, pleine de sagesse et de vigueur: les États-Unis, et chaque jour leur prospérité reçoit des accroissements qui étonnent les autres nations. Il est moins difficile de former une république sans anarchie qu'une monarchie sans despotisme. Jusqu'ici on n'a rien inventé pour pouvoir tempérer le pouvoir suprême, que ce qu'on nomme les Corps intermédiaires ou privilégiés. Serait-ce donc d'une nouvelle noblesse qu'on voudrait parler? »⁵

Dans l'établissement de l'Empire, Carnot entrevoit donc le rétablissement de l'Ancien Régime. Brusquement, il apparut aux yeux des Français comme le champion de la République, comme l'un de ses fondateurs et à présent comme son ultime défenseur. Le succès de son discours, largement diffusé, fut prodigieux, il reçut de partout des lettres de félicitations. Succès qui reflète le peu d'enthousiasme du peuple français devant la perspective de la nouvelle hiérarchie impériale, par laquelle le régime napoléonien ambitionnait de séduire des citoyens « redevenus finalement des sujets⁶ ».

⁴ REINHARD, *Le Grand Carnot*, II, p. 298, 271.

⁵ *Ibid.*, II, p. 272-273.

⁶ Natalie PETITEAU, « Lecture socio-politique de l'Empire », *Annales historiques de la Révolution française*, N° 359, janvier-mars 2010, p. 183 et p. 198-199.

Il ne faut cependant pas oublier que Carnot Directeur, au même titre que Sieyès et Barras, a « découvert » le général Bonaparte en 1796 et favorisé son ascension. Après la campagne d'Italie et le succès du pont d'Arcole, il a vanté les « ressources » du génie de Bonaparte, il a salué son « heureux retour, si longtemps espéré » et vu en lui « un acheminement à l'ordre, s'il n'est pas l'ordre lui-même [...] se réservant de terminer la longue tragédie de la Révolution »⁷. Organisateur de la victoire en l'an II, Carnot a été ministre de la guerre sous le Consulat, puis a transmis le flambeau au premier Consul, son successeur comme chef des armées.

N'oublions pas non plus qu'au début de sa carrière politique, Carnot a été un républicain intransigeant, régicide lors du procès de Louis XVI, partisan des Droits de l'homme, mais terroriste convaincu aux côtés de ses collègues du Comité de salut public face aux dangers de la guerre civile en Vendée: il approuva l'action des « colonnes infernales » du général Turreau et lui écrivit: « Exterminer les brigands jusqu'au dernier, voilà ton devoir »⁸. Pendant ses deux années au Directoire, il fit preuve de sévérité contre Babeuf et les Égaux, et fut partisan d'une politique autoritaire.

On reprochera ensuite à Carnot sa versatilité, à lui qui servit et combattit tour à tour tous les régimes: celui de Louis XVI, ceux de Robespierre et de Barras, de Napoléon et de Louis XVIII. Rendu à la vie privée à la suppression du Tribunat le 19 août 1807, Carnot s'efforça de se réconcilier avec Napoléon, de servir le régime impérial « loyalement », accepta même d'être chevalier de cette Légion d'honneur qu'il avait combattue, en signant le serment prévu de fidélité à l'Empire. En janvier 1814, lorsque les frontières furent de nouveau menacées, il offrit encore ses services à Napoléon, qui le nomma gouverneur d'Anvers. Le 3 mai de la même année, il se rallia aux Bourbons, dans l'espoir de l'avènement d'une constitution libérale. Ministre de l'intérieur sous Napoléon pendant les Cent Jours, il fut proscrit après Waterloo et finit ses jours en exil à Magdebourg⁹.

On aurait tort cependant de classer Carnot parmi les caméléons ou les girouettes. S'il se rallia à l'Empire et plus tard aux Bourbons, c'était « pour sauver ce qui restait de l'œuvre révolutionnaire ». L'empereur à Sainte-Hélène dira son admiration du « fier Carnot », qui aura marqué une génération entière par son indéfectible attachement à la cause de la République¹⁰. Même si, paradoxalement, il finit par reconnaître l'échec de la Révolution et condamna ses violences et ses excès, le sang versé sans nécessité, ce temps des malheurs, des illusions et de l'anarchie, Carnot demeura un républicain convaincu, austère et invariable, « à la Caton », qui combattit les déviations de la Révolution, voulant aboutir à « une démocratie pacifique, dégagée de la violence et de

⁷ *Ibid.*, « Bonaparte brave mais bien jeune » et « 23 octobre 1799 », II, p. 200-211, 242-244.

⁸ Jacques GODECHOT, article « Carnot », Dictionnaire Napoléon, Paris, Fayard, 1987, p. 372-373.

⁹ REINHARD, *op. cit.*, II, p. 285-325.

¹⁰ Pierre SERNA, *La République des girouettes (1789-1815... et au-delà)*, Seyssel, Champ Vallon, 2005, p. 528.

l'utopie », comme l'écrit Marcel Reinhard¹¹. Soulignons que cet ingénieur militaire, créateur de l'Armée nationale, partisan de la stratégie des masses en l'an II, reconnut bientôt qu'une telle stratégie n'était pas viable dans la durée, et revint assez vite à ses idées de *fortificateur* pacifique, émule qu'il était de Vauban. La guerre totale lui faisait horreur¹², comme toute manifestation de barbarie, et il l'admit seulement en raison de circonstances impérieuses, afin d'assurer la défense du pays, mais aussi brièvement que possible. C'est la raison pour laquelle ce républicain de la première heure, fondateur d'une longue lignée d'hommes politiques¹³, a défendu pendant toute sa carrière un État de droit fondé sur la paix, à l'opposé du carnage institutionnalisé qui a ensanglanté l'Europe de 1805 à 1815 avec l'avènement d'un État despotique fondé sur la guerre.

¹¹ *Ibid.*, II, p. 343.

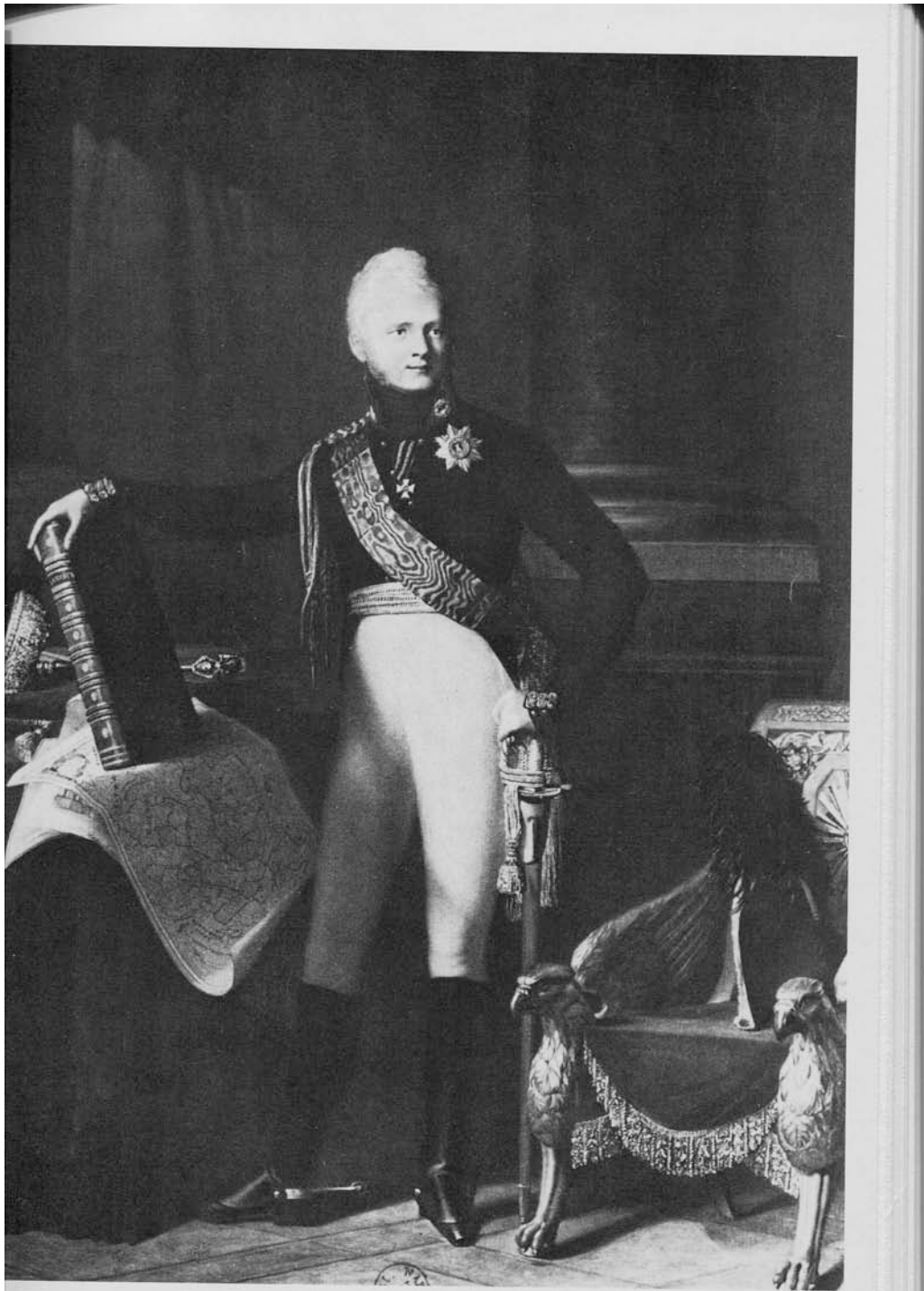
¹² *Ibid.*, II, p. 337, et T. C. W. BLANNING, *The French Revolutionary Wars*, p. 101.

¹³ Jean-Louis DEBRÉ, *Dynasties républicaines*, Paris, Fayard, 2009, p. 75-81.

Lazare Carnot, 1753-1823, Directeur, vers 1796,
gravure d'après le portrait de Louis-Léopold Boilly



L'Empereur Alexandre I^{er} de Russie (1777—1825)
par Jean-Laurent Mosnier, 1806



Alexandre I^{er}, par Monnier. 1806. Dans : *Portraits russes*. B.N. Estampes. Photo B.N.

2. La bataille d'Austerlitz et l'humiliation de l'Empire russe; Koutouzov le temporisateur

À Saint-Pétersbourg, les événements en France provoquent consternation et raidissement. Chez l'empereur Alexandre I^{er}, tout d'abord, « l'indignation est à son comble », au dire de Joseph de Maistre: l'enlèvement et l'exécution du duc d'Enghien, membre de la famille de Bourbon-Condé, symbole royal intouchable, sont perçus comme un sacrilège qui porte atteinte à la solidarité monarchique. Le tsar ordonne un deuil de sept jours¹⁴. En se faisant couronner empereur et en fondant sa propre dynastie, Napoléon, de l'usurpateur qu'il était, franchit le fossé qui séparait encore la république de l'absolutisme, et d'égal à égal, lance un défi au despotisme éclairé et à l'autocratie héréditaire des Romanov. Dans l'entourage d'Alexandre, le raidissement prend déjà des allures militaires.

Paul Stroganov, pour sa part, réagit vivement, mais pour des raisons qui lui sont propres, semblables à celles qui ont motivé l'opposition de Carnot à la dérive impériale. La sympathie qu'éprouve Stroganov pour la France, sa seconde patrie, celle des droits de l'homme et du citoyen, en ressort ébranlée. La Révolution française, dont il a vécu personnellement les débuts en 1789 et 1790, porteurs d'espoirs illimités en ce printemps de la liberté, lui paraît trahie par un vil ambitieux qui en réclamait l'héritage, mais qui foule aux pieds la démocratie naissante. Si un temps, il avait dit préférer « être aide-de-camp de Bonaparte que premier ministre en Russie », c'est qu'il voyait encore en Bonaparte le Consul républicain¹⁵. Vite désillusionné, il cultivera désormais à son encontre le sens aigu du patriotisme que Gilbert Romme lui inculqua jadis, mais dans la défense de sa Russie menacée.

Lorsque l'Empereur des Français reprend les armes afin d'envahir l'Angleterre et de subjuguier l'Europe, Stroganov se rallie avec ses amis Czartoryski, Koutchoubey et Novossiltsev derrière leur souverain, décidé à mettre un terme aux ambitions de l'aventurier et à restaurer en France et dans les pays conquis la liberté piétinée. Le despote russe se prépare paradoxalement à défendre les valeurs républicaines! Les traités d'alliance avec l'Autriche, la Suède, l'Angleterre et bientôt la Prusse, vont permettre de mettre sur pied de guerre un formidable dispositif de riposte (octobre 1804 à novembre 1805). Les jeunes amis d'Alexandre trépignent d'impatience devant la perspective du baptême de feu.

Celui-ci a lieu le 2 décembre 1805 à Austerlitz, à la bataille dite des « trois empereurs ». Alexandre s'est rendu en Moravie auprès de l'armée alliée, dont il doit assurer le commandement avec l'empereur François II d'Autriche. Il est accompagné de sa suite de conseillers et d'aides-de-camp, issus de l'aristocratie pétersbourgeoise,

¹⁴ Henri TROYAT, *Alexandre I^{er}: le sphinx du Nord*, Paris, Flammarion, 1980, p. 112.

¹⁵ V. M. DALINE, « Gilbert Romme, Pavel Stroganov et la Cour de Saint-Pétersbourg », in J. EHRARD et A. SOBOUL, *Actes du Colloque tenu à Riom et à Clermont les 10 et 11 juin 1965*, Paris, 1966, p. 78.

sanglés d'uniformes tout neufs à aiguillettes dorées, une écharpe autour de la taille, la poitrine constellée de décorations, qui jurent d'infliger à Napoléon une défaite dont il ne se relèvera pas. A la tête des forces russes en Autriche, le général Mikhaïl Koutouzov, né en 1745, artilleur de formation, ancien adjoint du grand Souvorov, qui voyait en lui le meilleur de ses lieutenants (« Nul besoin de lui parler, il sait d'avance la marche à suivre »¹⁶): Koutouzov, dont la longue carrière militaire lui a coûté la perte de son œil droit et d'une partie du visage, mais l'a doté en revanche d'un penchant très net pour la prudence.

Les empereurs Alexandre et François viennent inspecter leurs troupes avant la bataille. Laissons la parole à Léon Tolstoï, qui nous décrit la rencontre entre le jeune tsar impatient et le vieux général réticent:

« Un escadron de cavaliers aux uniformes de diverses couleurs arrivait au grand trot. Deux hommes galopèrent l'un près de l'autre, fort en avant de l'escadron. L'un en uniforme noir, avec un plumet blanc, montait un cheval alezan, l'autre en uniforme blanc chevauchait une monture noire. C'étaient les deux empereurs avec leurs suites. Koutouzov, avec l'affectation d'un subordonné qui est à son poste, commanda "Fixe!" à ses troupes et, faisant le salut militaire, s'approcha de l'empereur. Toute sa figure, ses manières s'étaient brusquement transformées. Il prit l'apparence d'un homme qui obéit sans raisonner. Ce respect affecté surprit désagréablement le tsar. Mais cette impression s'évanouit aussi vite qu'un nuage sur un ciel pur et ne laissa aucune trace sur le visage jeune et heureux de l'empereur [...]

Il arrêta son cheval, poussa un soupir de soulagement et se retourna vers sa suite composée de créatures aussi jeunes, aussi dynamiques que lui: Czartoryski, Novossiltsev, le prince Volkonski, Stroganov et d'autres. Tous ces jeunes gens, richement vêtus, joyeux, montés sur leurs bêtes magnifiques, bien soignées, fraîches bien que légèrement en sueur, souriaient, conversaient entre eux, se tenaient à quelques pas derrière leur tsar. L'empereur François, homme jeune au long visage de teint vif, très droit sur son étalon, jetait autour de lui des regards soucieux et lents [...]

Il sembla qu'une large fenêtre s'ouvrait, laissant entrer l'air frais des champs dans une chambre de lourde atmosphère. L'humeur triste de l'état-major de Koutouzov s'évanouit: c'était un bain de jeunesse, d'énergie, de certitude de la victoire qu'apportait cette suite brillante de jeunes gens.

- Pourquoi ne commencez-vous pas, Mikhaïl Ilarionovitch? prononça rapidement l'empereur Alexandre, s'adressant à Koutouzov, puis jetant un regard respectueux sur l'empereur François.

- J'attends, Sire, répondit Koutouzov, et il s'inclina devant le tsar.

"Alexandre se pencha, fronça les sourcils et prit l'air d'un homme qui n'avait pas compris.

- J'attends, Sire, répéta Koutouzov. La lèvre supérieure du commandant en chef tressaillit quand il prononça le mot 'J'attends'. - Les colonnes ne sont pas encore toutes rassemblées, Sire.

¹⁶ Emmanuel de LAS CASES, *Mémorial de Sainte-Hélène*, texte établi par Gérard WALTER, Paris, Gallimard-Pléiade, II, p. 767; Roger PARKINSON, *The Fox of the North, : the Life of Kutuzov, General of "War and Peace"*, New York, 1976.

La réponse de Koutouzov parut déplaire au souverain. Il haussa les épaules et regarda Novossiltsev, comme s'il voulait se plaindre de Koutouzov.

- Nous ne sommes pourtant pas sur le champ de Tsaritsine, Mikhaïl Ilarionovitch, où l'on ne commence la revue que lorsque tous les régiments sont rassemblés [...]

Koutouzov répondit d'une voix sonore, car très nettement il désirait être entendu, et de nouveau les muscles de son visage tressaillirent.

- C'est précisément pour cela que je ne commence pas, Majesté. Je ne commence point parce que nous ne sommes pas à une revue, parce que nous ne sommes pas à Tsaritsine.

Tous les officiers de la suite se regardèrent aussitôt: on sentait le reproche, la désapprobation. Il est vieux, mais il ne doit pas parler ainsi", disaient clairement leurs expressions. Le tsar jeta sur Koutouzov un regard attentif, scrutateur, s'attendait à ce qu'il ajoutât quelque autre parole. Mais le commandant en chef, de son côté, s'inclina respectueusement et parut attendre, lui aussi. Le silence se prolongea.

- Du reste, si vous en donnez l'ordre, Sire! déclara enfin Koutouzov qui releva la tête. Et de nouveau il prit le ton d'un général qui, l'esprit obtus, ne raisonne plus et ne fait qu'obéir. Il appela Miloradovitch et donna l'ordre de prendre l'offensive. [...] Miloradovitch, tout rouge, sans manteau, l'uniforme chamarré de décorations, un grand plumet posé de travers sur son tricorne, s'élança et après avoir salué d'un geste martial, arrêta court son cheval devant Alexandre.

- Que Dieu soit avec vous, général, lui dit l'empereur.

- *Ma foi, Sire, nous ferons ce qui sera dans notre possibilité, Sire!* répondit gaiement Miloradovitch. Son mauvais français fit sourire les messieurs de la suite »¹⁷.

C'est à partir de ce moment que le tsar commença à douter des compétences de son commandant en chef, bien que la stratégie du vieux général s'avérât toujours judicieuse. Ce jour-là, Alexandre décida à tort de placer toute sa confiance dans le général autrichien Weirother. Napoléon se moquera de leur plan d'opérations « conçu contre une armée qu'ils ne voyaient pas: ils la supposaient dans une position qu'elle n'occupait pas »¹⁸.

Au fil du récit de Tolstoï, au fur et à mesure que les colonnes russes et autrichiennes descendent du plateau de Pratzen vers la plaine embrumée d'Austerlitz, nous comprenons que les réticences du général Koutouzov sont justifiées par la proximité même des troupes françaises, dissimulées par le brouillard matinal. Napoléon, en fin tacticien, profite de l'erreur et donne l'ordre à ses forces d'attaquer sur toute la ligne et de s'emparer des hauteurs de Pratzen pour y installer son artillerie. De là, ses batteries canonrent aisément leurs adversaires en contre-bas. Du côté des alliés, c'est la déroute. Impossible d'enrayer la fuite, de résister au sauve-qui-peut qui entraîne la droite

¹⁷ Leo TOLSTOY, *War and Peace*, Londres, Vintage Classics, 2007, I, 3, xv, p. 276-277.

¹⁸ Jacques GARNIER, *Dictionnaire Napoléon*, p. 139-141.

russe sur l'étang de Satschau, gelé, mais dont la glace cède sous son poids, provoquant de nombreuses noyades. Koutouzov, immobile, tient son mouchoir sur une joue dont le sang coule. « Vous êtes blessé? » demande son entourage. « La blessure n'est pas ici... elle est là », répond-il « serrant son mouchoir contre sa joue et désignant les fuyards »¹⁹.

La bataille, commencée à 7 heures du matin, est terminée à 14 heures. Adam Mickiewicz nous fournit, dans son *Pan Tadeusz*, une description graphique de cette déroute, ainsi que du génie militaire de Napoléon, le tombeur des tyrans:

« Austerlitz sert d'exemple: auprès de leurs canons,
 Les Français attendaient, comme à la fenaison
 Les herbes dans les prés, les Russes par nuées
 À l'attaque lancée s'effondraient; la ruée
 Heurtait un mur de feu, des régiments entiers
 Tombaient, les cavaliers vidaient les étriers,
 Fauchés en pleine charge [...] à la fin,
 Alexandre, avec lui son frèrot Constantin
 Et François, Empereur allemand, déguerpirent;
 L'affaire terminée, en se mettant à rire,
 L'Empereur les regarde en secouant ses doigts.
 Si l'un de vous, Messieurs, se trouvait quelquefois
 Servir dans son armée; il faut qu'il s'en souviene »²⁰.

Cette défaite de l'armée alliée, forte de 90 000 hommes contre 70 000 Français, a coûté aux Russes 25 000 victimes abandonnées sur le champ de bataille²¹. « Pour la Russie, ce n'est qu'une goutte de sang », écrit Joseph de Maistre à son maître le roi de Sardaigne. Mais cette goutte de sang pèse lourd sur la conscience de l'empereur Alexandre, qui ayant assumé en personne le commandement des opérations militaires, en porte la lourde responsabilité, tandis que Koutouzov, nommé général en chef, refusait de donner l'ordre d'attaquer, par souci de ne pas entrer dans le jeu de Napoléon en acceptant la bataille « décisive » voulue par ce dernier.

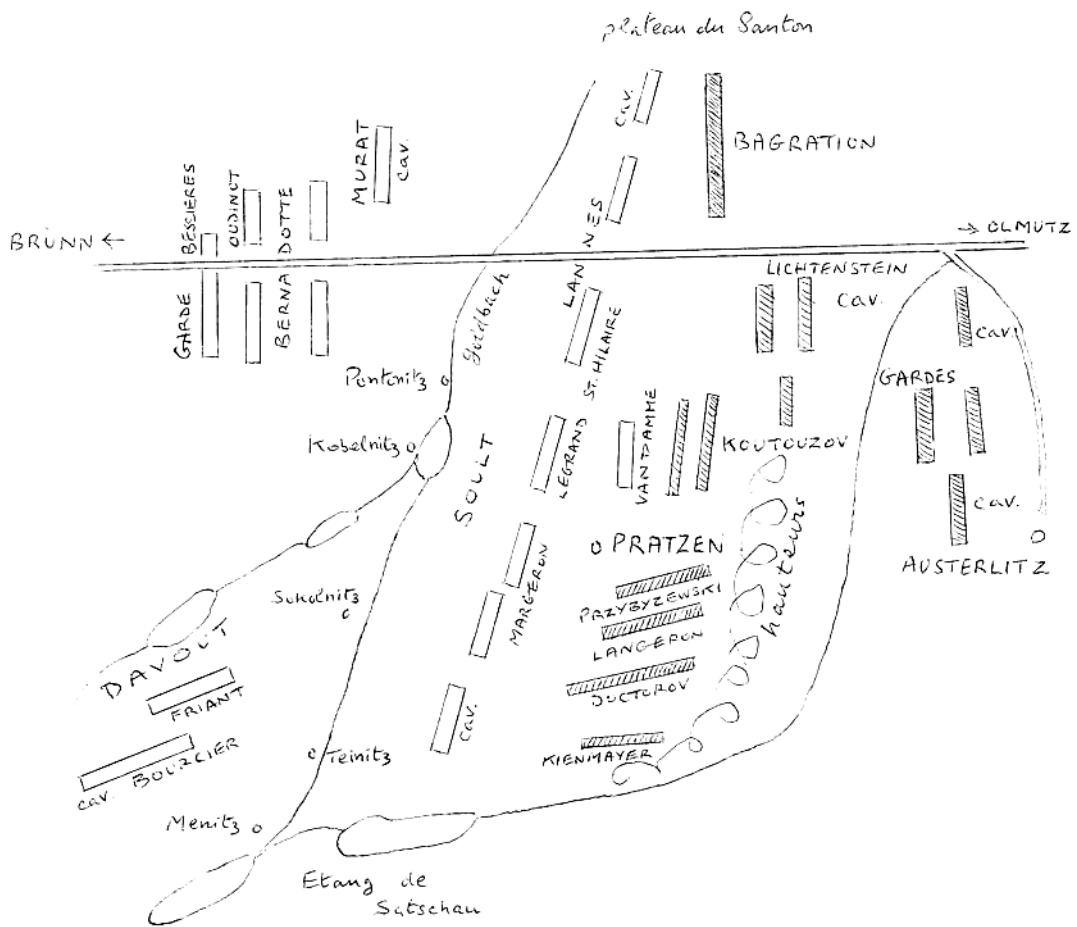
Nous retrouverons le vieux routier Mikhaïl Koutouzov et son adjoint le comte Mikhaïl Miloradovitch au fil des pages qui suivent, car chacun incarne une attitude différente mais significative envers la guerre: ruse et prudence d'un côté, audace et impétuosité de l'autre.

¹⁹ TOLSTOY, *War and Peace*, I, 3, xv, p. 279.

²⁰ Adam MICKIEWICZ, *Pan Tadeusz*, chant IV, p. 132.

²¹ D'après Alain PIGEARD les pertes austro-russes s'élèveraient à 4 000 tués et 12 000 blessés, contre 1 290 tués et 6 940 blessés du côté français: *Dictionnaire des batailles de Napoléon, 1796-1815*, Paris, Tallandier, 2004, p. 72-83.

Bataille d'Austerlitz, 2 décembre 1805



BATAILLE D'AUSTERLITZ, 2 DECEMBRE 1805

Le général Mikhaïl Koutouzov (1745-1814)
gravure de Hopwood, vers 1805



Le général prince Koutouzov. Gravure de Hopwood.
B.N. Estampes. Photo Flammarion.

La catastrophe d'Austerlitz pèsera lourd également sur l'amitié entre le tsar et ses proches conseillers. Si l'on ne parle pas de trahison, on attribue néanmoins à Alexandre seul tous les malheurs, note Stroganov à son retour à Pétersbourg. Lui-même trouve dans ce désastre la confirmation de sa vocation militaire, déjà pressentie en 1787, avant son voyage en France avec Gilbert Romme: il avait alors été reçu comme cornette puis lieutenant de la garde à cheval, au prestigieux régiment Préobrajenski²². Mais avant de s'y vouer tout entier, il accomplira en 1806 une importante mission diplomatique à Londres pour prendre contact avec Lord Grenville au Foreign Office et rencontrer Charles James Fox, le successeur de William Pitt, mort, dit-on, de chagrin et de désespoir après l'effondrement de la coalition²³.

Czartoryski, qui a accepté le portefeuille de ministre des affaires étrangères, à la suite de Vorontsov, dans l'espoir de restaurer le royaume de Pologne, démissionnera au mois de juin 1806. Kosciuszko, après plusieurs entrevues avec Fouché, observe de Paris la campagne de Prusse, et après l'écrasement de l'armée prussienne à Iéna en 1806, renonce désormais à toute activité politique²⁴. Koutchoubey s'éloigne de la cour impériale en juin 1807. Et Novossiltsev se retire à Vienne pendant que l'empereur médite puis accomplit son rapprochement avec Napoléon.

²² NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *Le comte Paul Stroganov*, Paris, Imprimerie nationale, 1905, I, p. 34.

²³ *Ibid.*, I, p. 83-101; TROYAT, *op. cit.*, p. 133.

²⁴ Henri de MONTFORT, *Le drame de la Pologne, Kosciuszko, 1747-1817*, Paris, La Colombe, 1945, p. 321.

3. Amertume, déroute et ignominie, de Friedland à Tilsit; Stroganov volontaire, à la tête des cosaques

L'humiliation d'Alexandre comme chef militaire n'est pas encore consommée. Tandis que le conquérant français marche contre la Prusse pour écraser l'armée de Frédéric-Guillaume III à Iéna, Alexandre proclame le caractère national de la guerre de la Russie contre la France et procède à ce qui ressemble fort à une « levée en masse » à la française, plaçant sous les drapeaux 612 000 recrues, dont la plupart équipées de piques et de lances. Le général en chef Koutouzov, rendu responsable de la défaite d'Austerlitz, est « limogé » à Kiev, puis à Vilna. C'est Benningsen qui prendra sa place pour affronter les Français en Prusse orientale. Celui-ci (« l'assassin en chef », dira Joseph de Maistre) a remporté un premier engagement avec les Français à Pultusk et s'est vu confirmé dans ses fonctions par Alexandre. A Eylau, le 8 février 1807, la rencontre en pays enneigé est sanglante. Le nombre de morts et de blessés, du côté russe, s'élève à vingt-six mille; du côté français à vingt-cinq mille, dont plusieurs officiers généraux : « ce n'était pas une bataille, dira Napoléon, mais un carnage ». Chacun des deux adversaires se déclare victorieux, mais Benningsen ayant ordonné à ses troupes de se retirer le soir même sur Königsberg (voir plan), Napoléon reste maître du champ de bataille et y trouve « l'illusion de la gloire »²⁵.

L'appel à la défense de la patrie lancé par Alexandre sera entendu par Paul Stroganov en mission en Angleterre. Celui-ci, depuis Austerlitz, est devenu un farouche adversaire de tout rapprochement avec Napoléon. Son séjour à Londres et dans les *home counties* auprès de ses hôtes aristocrates lui fait découvrir un autre monde civilisé, si différent de celui de Saint-Pétersbourg, et bientôt son anglomanie remplacera son attachement à la France républicaine, si durement éprouvé par l'usurpateur. Les lettres qu'il écrit à sa femme Sophie, en français comme à l'accoutumée, sont désormais parsemées d'anglicismes du genre: « *Farewell, love* », ou « *tis seldom that I am gratified by a letter from you* ». Cette anglomanie²⁶ est aussi une réaction devant l'écroulement d'une amitié qui baignait dans la culture française, reflet de son exaspération avec le comportement inconséquent de l'empereur Alexandre et son incapacité à nouer avec ses proches des liens stables et fiables, à toute épreuve.

« Notre cher Empereur, confie-t-il à Sophie (en français), ne pourra jamais trouver de serviteurs fidèles, et il sera toujours la dupe des charlatans et la victime des intrigues [...] Il dévie à chaque instant du chemin qu'il faudrait suivre, et le résultat ne ressemble pas du tout à ce qu'on attendait. Il s'en prend à ceux qui ont été les moteurs suggestifs, qui doivent porter la honte et le blâme d'opérations dont ils ne sont coupables qu'en apparence ».

²⁵ TROYAT, *op. cit.*, p. 137, 139; GARNIER, *op. cit.*, p. 717-719.

²⁶ NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *op. cit.*, I, p. 105 et III, annexe xix, p. 127-142.

L'exaspération de Stroganov se traduit par un dégoût croissant de son rôle ingrat de conseiller trahi et d'ami déçu. La comtesse Golovine note le cas particulièrement frappant du jeune Stroganov « auquel Alexandre témoignait plus de faveur qu'à tout autre courtisan et qu'une fois empereur il ne tarde pas à abreuver d'ennuis et d'humiliations »²⁷. Paul Stroganov répugne à entrer de nouveau dans le tourbillon des affaires. Faire antichambre lui « donne des nausées », il voudrait être à même d'agir loin de la Cour. Semblable à lui-même, celui qui naguère se laissait emporter par la fièvre des réformes, passionné pour la vérité, imprudent mais sincère, se découvre à présent un rôle d'homme d'action. Lui qui a l'habitude de se lancer en tirailleur dans la mêlée, le fait cette fois-ci littéralement, en s'engageant comme volontaire en mars 1807 pour se battre contre les Français²⁸. Il prendra la tête d'un régiment de cosaques, sous les ordres de l'ataman Platov, commandant l'avant-garde de l'armée de Benningsen.

²⁷ *Ibid.*, I, p. 81, note.

²⁸ *Ibid.*, I, p. 80-81, et III, p. 127-129.

Prusse orientale, zone de combats, 1807



PRUSSE ORIENTALE : ZONE DE COMBATS, 1807

Le premier fait d'armes de Stroganov revête un sens symbolique aux côtés de ce général, Maltvéï Ivanovitch Platov, natif d'Azov, ancien lieutenant de Souvorov, élu chef des turbulents cosaques du Don, et qui entrera dans la légende au cours de la campagne de Russie en 1812. Le comte Paul Stroganov se veut, à n'en pas douter, à la hauteur de ces redoutables cavaliers dont il a la charge²⁹. L'exploit du 6 juin 1807, huit jours avant la bataille de Friedland, reflète bien sa fougue et la force de sa nouvelle vocation. A la tête de son régiment de cosaques, il passe l'Alle à la nage et tombe sur les forces françaises commandées par les maréchaux Ney et Davout, tuant au moins mille hommes et faisant prisonniers quatre officiers supérieurs, vingt-et-un officiers subalternes et trois cent soixante soldats. Au cours de ce raid audacieux, entre Guttstadt et Allenstein, il attaque le train de bagages du corps du maréchal Davout, dont il capture la chancellerie, y compris l'uniforme et le bâton de maréchal, trophées de guerre bientôt transférés à la cathédrale Notre-Dame de Kazan³⁰. Cette « action héroïque très signalée », consignée dans les rapports de l'Etat-major général, prélude de plusieurs exploits successifs menés à l'avant-garde sous Heilsberg, vaudra à Stroganov la troisième classe de la croix de Saint-Georges, et la promotion au rang de général-major. Action héroïque qui lui permet d'assouvir, dans un premier temps, son ombrageux ressentiment contre le tyran sanguinaire.

Mais la bataille de Friedland est le revers de la médaille et fera oublier de tels faits d'armes. Pour la Russie, Friedland sera une cuisante défaite, alors que pour Napoléon, il s'agira du couronnement de la campagne de Pologne, rachetant les manœuvres avortées de l'hiver et la rencontre sanglante et sans résultat d'Eylau. Benningsen opposa à l'armée française une force supérieure d'environ 50 000 hommes au total. Son dispositif, adossé à l'Alle, fut piégé lorsque l'attaque pivotante de Napoléon, appuyée par un puissant feu d'artillerie, l'accula contre la ville de Friedland, située sur la rive gauche. Plus de quatre mille Russes furent hachés par la mitraille. Les ponts de l'Alle furent ensuite incendiés par les batteries françaises et dans la débandade qui suivit, la division Gortchakov, tentant de franchir le fleuve, eut beaucoup d'hommes noyés. Obligée de battre en retraite, l'armée de Benningsen perdit dans la déroute le tiers de ses effectifs.

Pour les Français, la victoire fut totale, comparable à Austerlitz, bataille défensive, alors que Friedland porte toutes les marques d'une géniale offensive improvisée³¹. L'armée russe, à laquelle s'est jointe la garde impériale, le gros du régiment Préobrajenski, l'élite de son dispositif, est à genoux, décimée, désorganisée, démoralisée. Alexandre, courbant l'échine devant Napoléon, n'a d'autre choix que la négociation. L'armistice lui est dicté par la supériorité stratégique éclatante de son adversaire, mais aussi par le nombre effarant de morts qui hante les nuits du souverain

²⁹ J. GARNIER, *op. cit.*, p. 1337-1338.

³⁰ NICOLAS MIKHAÏLOVITCH, *op. cit.*, I, p. 106 et III, annexe xxi, p. 168.

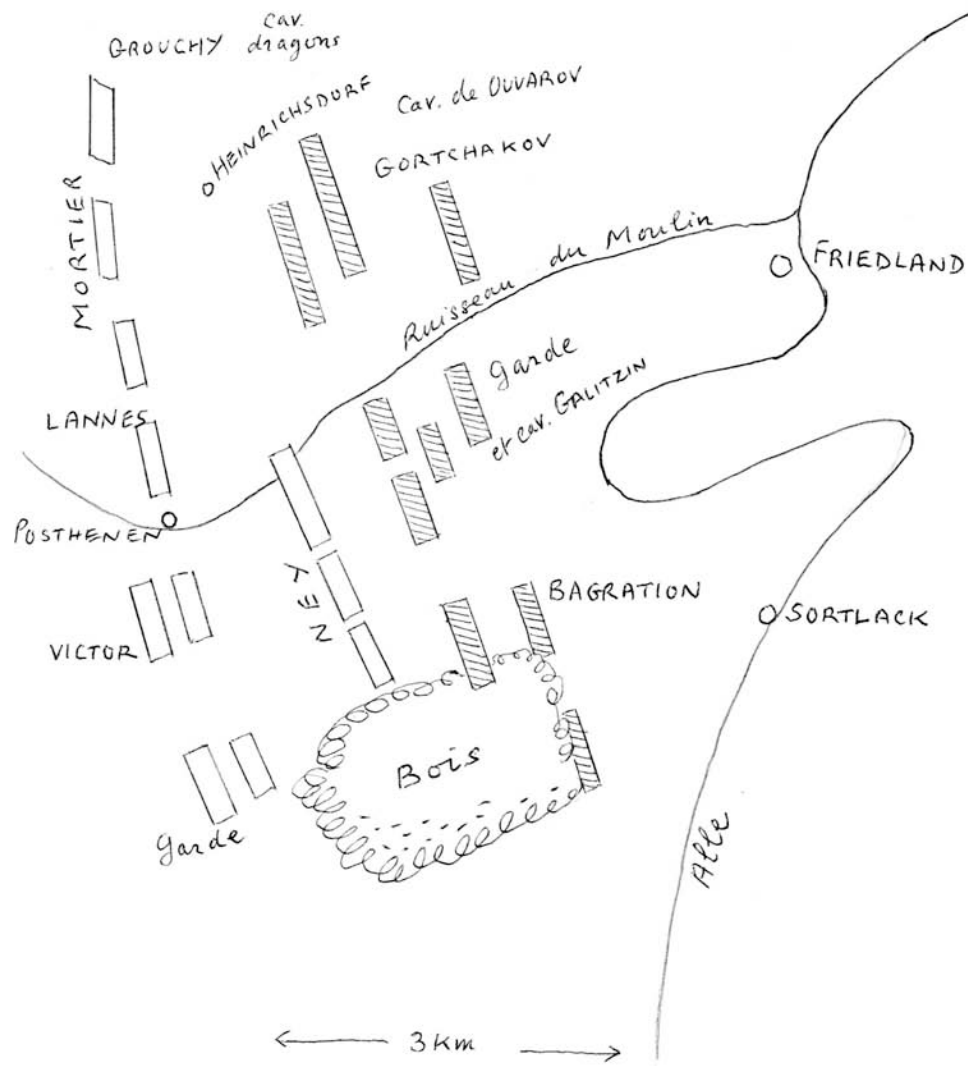
³¹ GARNIER, art. Friedland, *Dictionnaire Napoléon*, p. 767; PIGEARD, *op. cit.*, p. 316-323.

russe, lui qui s'est voulu le père de son peuple, dont il pleure à présent le sang versé inutilement. Or, la déroute de son armée va amener Alexandre à un revirement complet de sa politique envers Napoléon. Le « traité de paix et d'amitié » de Tilsit, signé avec pompe théâtrale sur le Niémen le 7 juillet 1807, concrétise le nouveau rapport de forces continental et découpe l'Europe en deux sphères d'influence, Est et Ouest, entre les deux empires, la Russie étant la plus mal servie, mais aux dépens de la Prusse, réduite à quatre provinces, et du tronçon de la Pologne, transformé en duché de Varsovie.

De retour à Saint-Pétersbourg, le tsar est devenu l'objet d'un mécontentement croissant. Le prétendu succès de Tilsit, la réconciliation avec l'ennemi juré, avec le « tyran sanguinaire », l'ont transformé en pitre, que son entourage dénigre irrévérencieusement et impunément. Les embrassades d'Erfurt, où les deux empereurs scellent leur réconciliation en septembre 1808, ne feront que consommer l'ignominie aux yeux de la famille impériale et de la Cour, consacrant l'abdication de la fière Russie devant le nouveau maître de l'Europe continentale³².

³² Thierry LENTZ, *Nouvelle histoire du Premier Empire*, III, *La France et l'Europe de Napoléon, 1804-1814*, Paris, Fayard, 2007, p. 702-705; Marie-Pierre REY, *Alexandre I^{er}*, Paris, Flammarion, 2009, p. 211-243.

Bataille de Friedland, 14 juin 1807



BATAILLE DE FRIEDLAND

14 juin 1807